

13. Oct. 1969

JEUNE SPECTACLE • JEUNE SPECTACLE

LES MALHEURS DE SOPHIE
LES AVANTAGES DE PÉNÉLOPE

Suite du programme de la Biennale de Paris :

Michel Hermon, 21 ans (Compagnie du Théâtre

9), présente Les malheurs de Sophie ou Chronique de l'enfance hallucinée, d'après la Comtesse de Ségur. « Au terme de l'été, à la dé-

chirure finale, Sophie quittera l'enfance comme on se jette par une fenêtre et le monde entier s'écroulera ».

Erotisme et surlogique

Catherine Monnot (24 ans), présente avec la Compagnie qui porte son nom, Pénélope, de Leonora Carrington.

« Lire Leonora Carrington, voir Pénélope, c'est pé-

nétrer dans l'imaginaire, c'est participer à la transparence, c'est porter une attention indifférente à l'invisible, élargir le champ du possible, c'est ne s'étonner de rien.

« Monde où Dieu

et le Diable ne règlent pas leurs comptes où les « fées », à la rigueur, distribuent érotisme, délire, surlogique, can- leur, insolence, élégance, humour ».

Un mime abstrait

Yves Lebreton (23 ans) est un « mime abstrait » disciple d'Etienne Decroux dont il écrit : « En définissant le fait théâtral comme n'étant exclusivement que « l'art d'acteur », Decroux est, bien avant Jerzy Gro-

towski, le créateur du « théâtre pauvre ». Decroux se concentre sur la disponibilité physique que représente à ses yeux la « super-marionnette » de Graig, alors que Grotowski se concentre sur la disponibilité psychique que représente à ses

yeux la « psycho-technique » de Stanislavski. Mais l'homme n'étant qu'une totalité autant physique que psychique, la synthèse de ces deux forces s'impose, nous semble-t-il, comme les recherches prochaines à accomplir ».

Le N° 15/10/69
La danse

Ballet
du Théâtre
de San Martino

J'ALLAIS dire : la saison chorégraphique a commencé. Mais raisonnablement, peut-on tenir pour inaugural d'une saison parisienne ce spectacle que la compagnie argentine a présenté l'autre soir au TNP, salle Gémier ?

Le rideau s'écartant, voici s'offrir tout d'abord à notre vue des mannequins suspendus aux cintres. Leur présence est gratuite, mais qu'est-ce qui ne l'est pas sur ce plateau où des danseurs tenteront bientôt de retenir notre attention par une assez quelconque gymnastique.

Leur mouvement n'est pas qu'arbitrairement conçu ; il est peu original, fait en bonne partie de reminiscences, de ces éléments chorégraphiques que l'on revoit constamment aujourd'hui. Ceux-ci se trouvent au surplus proprement vidés de ce qui — ailleurs — a pu être drame, humour, voire burlesque et qui ne l'est plus du tout.

On imagine que montée à Paris, à l'occasion de la Biennale, *Symphonia*, chorégraphie ou enfin ce qu'il est convenu d'appeler tel, d'Oscar Araiz, directeur de la troupe, est tenue pour représentative des tendances et de l'auteur et du répertoire de la compa-

Le cinéma était un instrument for-
dimension introspective, il y a refus.
moment qu'on met le doigt sur une
une sorte de folie extrême et du
Nous vivons tous plus ou moins dans
à la manière même de la vie moderne.
tôt en termes de sensibilité. Cela tient
termes de compréhension, mais plu-
pense pas que l'on puisse parler en
spection, n'était pas nécessaire, de ne
ment que la voix off, signe d'introu-
du film). Ils mentionnaient notam-
nises en Italie (suite aux projections
qui m'ont écrit après les débats orga-
rien dire. Ce sont des gens introverts
n'ait pas été compris de suite ne veut
ment après quelque temps. Aussi, qu'il
la part des spectateurs, mais seule-
— J'ai eu des critiques favorables de

de « Un homme à mort ».

Le faux succès

de-la-Mer.
sangan, du Jura aux Saintes-Maries-
ster construit une chapelle) à Be-
maires, de Ronchamp (où Le Corbu-
France, qui l'amena durant huit se-